

Pardon de rappeler ici une banalité, mais le baptême, chers amis, n'est pas seulement, ni bien sûr d'abord, une démarche administrative. Il est vrai que, par lui, qui est donné sous le ministère de l'Eglise, et qui est acté en étant inscrit dans les registres d'une paroisse et d'un diocèse, la baptisé est reconnu formellement comme membre de cette même Eglise, en un acte pour ainsi dire officiel, sans doute ; pourtant nous savons bien, ou devrions savoir, que cette dimension purement administrative, et toute la paperasse qui l'accompagne, ne seraient strictement rien sans la dimension *surnaturelle* dont elles sont le signe. Le baptême est la marque et l'accomplissement, pour quiconque le reçoit, de cette dimension surnaturelle de la personne concernée par l'amour de Dieu. Le baptême, pour le dire autrement, vient de Dieu, par la médiation de Son Eglise, cette Eglise qui se reçoit tout entière de Lui et qui ne serait rien sans Lui – et il a vocation à reconduire à Dieu. Le baptême qui, en théologie catholique, est considéré comme un « caractère », c'est-à-dire comme une « empreinte » (*Sphragis*), en effet, venant s'imprimer de manière indélébile dans l'être du baptisé, est, aussi, entrée dans la vie trinitaire, et avec elle dans une vie spirituelle au sens le plus fort : tout baptisé est baptisé dans l'eau et dans l'Esprit Saint – Esprit Saint par lequel et dans lequel nous pouvons, à la suite et à l'image du Christ, appeler Dieu « Abba », c'est-à-dire Père. Certes on peut avoir une vie spirituelle sans être baptisé, et réciproquement, hélas, on peut avoir reçu un jour le baptême et vivre ensuite dans une totale et tragique indifférence à l'égard de toute espèce de vie « spirituelle » au sens le plus large – pourtant, donc, le baptême est don de l'Esprit Saint, il est don de l'Esprit du Seigneur et, si l'on peut dire dans son principe même, il nous ouvre comme tel, redisons-le, à notre vocation surnaturelle, qui est adoration « en esprit et en vérité ». Certes non : le baptême n'est pas une formalité administrative ; pour ce genre de choses il y a le « baptême républicain » - dérisoire formalité reprenant le mot (« baptême »), mais pour mieux le vider de son sens et de sa substance.

Mais si le baptême n'est pas une simple formalité administrative, il ne consiste pas non plus en un acte magique. Comme je l'évoquais à l'instant, on peut être officiellement baptisé, et ne se distinguer par ailleurs en rien de ceux qui ne le sont pas. Nous vivons même dans un contexte général où la plupart de nos contemporains, estampillés « catholiques » par leur baptême, n'entrent dans une église que deux fois dans leur vie, trois tout au plus : la première fois le jour de leur baptême, précisément, la dernière fois le jour de leurs obsèques (auxquelles ils n'assistent évidemment pas), et, accessoirement, une autre fois encore lors de leur passage devant M. le Curé au jour de leur mariage (mariage chrétien, d'ailleurs, lui aussi vidé de sa substance, et comme tel non valide dans 99% des cas). Je force à peine le trait, hélas. D'aucuns parlent, pour s'en moquer, des « français de papier » ; je parlerais volontiers quant à moi, et nombre de mes confrères avec moi, des « catholiques de papier » - cependant je ne m'en moque pas, de ces catholiques de papier, dont les noms sont couchés sur des registres poussiéreux avant que leur corps ne le soit dans la tombe, je ne m'en moque pas mais je m'en déssole, bien plutôt. Du moins certains, parmi ces catholiques de papier, demandent-ils à être « débaptisés » (ce qui est impossible pour la raison que j'évoquais tout à l'heure : le baptême est un « caractère », comme tel ineffaçable), et ceux-là font au moins preuve d'une certaine conséquence : en reniant ouvertement leur baptême ils ne font rien de plus, après tout, que sanctionner par cette demande un état de vie étranger à toute espèce de vie ecclésiale, et parfaitement ignorant des exigences, pour ainsi dire existentielles, du « baptême ». Tout ceci pour dire que ce dernier, donc, n'est pas un acte magique – cela se saurait. Comme je l'évoquais également tout à l'heure il est un don, surnaturel car institué par le Christ lui-même, censé nous ouvrir à la vie surnaturelle, en lui Dieu donne et Se donne – mais ce don que Dieu fait de Lui-même, libre à chacun de l'accueillir *vraiment* – ou pas. Le baptême, comme toute grâce, est don de Dieu fait à la liberté de l'homme, une liberté qu'il n'annule pas, et qu'au contraire il fonde et qu'il requiert. Et le prêtre que je suis ne peut en effet que se désoler avec vous, vous qui « pratiquez » votre foi, vous qui honorez de

votremieux les exigences de votre baptême, face à ce pur et simple *constat*, constat à vrai dire assez cinglant : peu, aujourd'hui, sont autre chose que des « catholiques de papier », peu répondent *effectivement* au don de Dieu en s'efforçant de participer notamment aux « saints mystères ». Croyez-moi : chaque jour que Dieu fait, je m'attarde sur ce terrible constat, comme nous tous ici, probablement. Chaque jour que Dieu fait, Dieu m'en est témoin, tous mes bouquins de philosophie, toutes mes maigres connaissances en philosophie ou en théologie, dénoncent leur impuissance lorsqu'il s'agit de discerner les raisons, les causes profondes, de cette affreuse indifférence du monde, et surtout des baptisés eux-mêmes, à l'endroit du don de Dieu. Certes il y a de « belles choses », comme on dit, des « signes d'espérance » que je perçois aussi, tout comme vous ; certes nous avons dans notre paroisse quelques catéchumènes, qui ont entendu l'appel du Seigneur – mais, et pardon de le dire aussi trivialement, comme nos assemblées, rapportées à la population totale de nos trois cantons, sont peu nombreuses ! Il faut le redire sans cesse : l'Eglise a toujours assuré sa dimension « missionnaire » (mot à la mode pour désigner qu'elle est « apostolique ») par attraction et non pas par captation – mais alors comment se fait-il qu'elle semble ne plus être attractive – comment se fait-il que *nous* ne semblions plus être très attractifs ? La faute à qui, ou à quoi ? La faute à l'inévitable monotonie de nos célébrations, que ne saurait goûter l'*homo festivus* du XXI^e siècle ? La faute au curé, peut-être, dont la charité pêche trop souvent par manque d'inventivité ? La faute à un déficit de convivialité, de sens de l'accueil, ou, plus grave, de prière ? Ou, pire encore peut-être, n'y a-t-il même aucune faute à chercher – tant le contexte général de nos sociétés matérialistes semble bien constituer un empêchement *a priori* à toute vie spirituelle ? Raymond Aron, dans un texte de 1939, ne parlait-il pas déjà des « religions séculières », comme d'autant de « doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie » et qui « situent ici-bas [...] le salut de l'humanité » ? Comment parler encore du Ciel, et des exigences du baptême, au sein de telles sociétés pour lesquelles le « salut » est à rechercher « ici-bas » ? Comment pourrions-nous faire boire l'eau du baptême à des ânes qui n'ont pas soif, autant qu'on en peut juger ? « France : qu'as-tu fait de ton baptême ? »

Certes : nombreuses et variées sont les raisons profondes de cet oubli de Dieu. Permettez que je vous livre pourtant une conviction, qui pourrait tenir en ces quelques mots : ne mettons pas la charrue avant les bœufs ! C'est le Seigneur qui nous aime le premier – c'est Lui qui « convertit ». Avec notre concours, sans doute, et sans doute aussi, comme d'aucuns le clament, faut-il remettre, dans notre monde un peu fou, l'église au centre du village... *mais à quoi servirait de remettre l'église au centre du village, si le Seigneur n'est plus au centre de nos églises ?* Parmi les exigences du baptême, il y a celle-ci : apprendre, en toute circonstance, à s'en remettre à Dieu, dans la *prière*. Moi qui vous parle, et qui pourtant suis votre pasteur, je réalise que certainement je ne prie pas assez – et n'invite pas suffisamment à la prière. Les mots pourront sembler banals, mais il nous faut *premièrement* chercher la volonté de Dieu, et nous abandonner à elle. Le reste suivra. Quand Dieu le voudra et seulement quand Il le voudra – pour autant que nous nous serons donné de la peine pour Le faire connaître *Lui* – pas nous d'abord, pas nos œuvres d'abord, mais *Lui*. Par la prière, il nous faut apprendre (sans nous désoler de ne pas y réussir toujours) à nous rendre toujours davantage transparents à la présence de notre Maître. Dieu a mystérieusement voulu *transparaître* dans Son Eglise – mais encore faudrait-il que celle-ci ait souci de Lui, par la vie *intérieure* de chacun de ses membres. Avons-nous pour notre Dieu une véritable dévotion – avons-nous une authentique vie intérieure ? Telle est la question, peut-être. Question simple, j'en conviens, mais que nous ne devrions jamais cesser de nous poser. Et qui fit écrire à Sainte Faustine, dans son deuxième carnet : « Jésus m'a fait comprendre combien l'âme doit être fidèle à la prière malgré les tourments, la sécheresse, les tentations, parce que c'est le plus souvent d'une telle prière que

dépend la réalisation des grands desseins de Dieu et, si nous ne persévérons pas dans cette prière, nous faisons obstacle à ce que Dieu voulait réaliser par nous ou en nous. » (872).